

En vedette

A quelques rues d'un ancien bunker nucléaire désaffecté

Certifié indomptable depuis ses débuts, le duo est-il toujours aussi fiévreux ? Le mieux à faire était d'aller observer les créatures VV et Hotel en pleine tournée.

PAR ANN SCOTT

A la question *que feriez-vous s'il ne vous restait qu'un jour à vivre ?*, près de 50 % des Américains ont répondu qu'ils sortiraient de chez eux pour aller acheter un fusil à pompe et tuer le plus de monde possible. La plupart des gens ont besoin d'un système de moralité qui les dépasse et leur promet des représailles terribles s'ils le rejettent. Pour d'autres, le mot *Dieu* a été inventé pour éviter de penser et, quand on l'appose à tout ce qui nous exalte — nature, spiritualité, confusion des sentiments — on oublie que la beauté n'a pas besoin d'excuse ni de nom pour exister. Les Kills au quotidien suintent la fièvre qui découle de la certitude d'être seul et d'avoir tout à accomplir soi-même, et leurs morceaux ne parlent que de ça. Du fait que Dieu n'existe pas et que la beauté réside dans le chaos.

ssis par terre dans un fatras de câbles, de carnets de notes et de tasses de café, Jamie tente de tirer quelque chose d'une vieille guitare acoustique reliée à un magnétophone en guise d'ampli. Devant lui se tient Alison, que son colocataire héberge au rezde-chaussée avec son groupe depuis une semaine. C'est la première fois qu'elle ose monter frapper à la porte de sa chambre. Elle a dix-neuf ans, n'ouvre quasiment jamais la bouche et rougit pour un rien, mais elle est sur la route depuis qu'elle a quatorze ans et a déjà enregistré trois albums même si sa voix ne dépasse pas encore l'enthousiasme punk juvénile. Jamie, lui, a vingt-huit ans, en est à son quatrième album et travaille en solo à un EP dont certains morceaux contiennent déjà les bases tâtonnantes de ce qui va devenir le son des Kills. Elle est fascinée par ce qui se dégage de lui et ce qu'il semble savoir. Elle veut tout apprendre. Il parle, elle écoute.

Elle progresse vite, tire les fils, creuse les correspondances : il lui lit un passage des "Fleurs Du Mal", elle revient avec "Une Saison En Enfer"; il lui fait écouter MC5, elle va déterrer les Destroy All Monsters. Elle a grandi nourrie aux cassettes improbables que son père vendeur de voitures d'occasion trouvait abandonnées dans les boîtes à gants, jusqu'à ce qu'elle prenne une immense claque à un concert de Fugazi. Il écoutait les Small Faces en se coiffant comme Paul Weller, jusqu'à ce qu'un soir, une amie de sa sœur lui colle une caisse de vinyles punk dans les bras. Crass conjuguait des idéaux qu'il ne savait même pas qu'il attendait et les pochettes des Buzzcocks et des Germs ont fait le reste. Avant la fin de la nuit, il volait le blouson en cuir de sa mère et peignait un nuage atomique dans le dos avec le "No Doves Fly Here" des Mob. Chacun sent que l'autre tient quelque chose qui va modifier sa trajectoire, mais Alison doit repartir en Floride et pendant près d'un an, ils doivent se contenter de s'écrire. Aux longues lettres succèdent rapidement des colis qu'ils remplissent de cassettes enregistrées sur leurs 4-pistes auxquelles ils ajoutent des collages, des photomatons, du café, tout ce qui peut enthousiasmer à l'ouverture du paquet, et tempérer la frustration d'être séparés par sept mille kilomètres. Alison se prend pêle-mêle les voix de Blind Willie Johnson et d'Etta James, les fuzz box de Link Wray et les cris du "Tambour" de Günter Grass, la poésie de Roberto Bolaño et les pièces de Steven Berkoff, les fulgurances gonzo de Hunter Thompson et la méta-fiction des auteurs beat, les uppercuts de "Raging Bull" et la jungle africaine de Peter Beard, l'expressionnisme abstrait de Don Van Vliet et le figuratif de Lucian Freud. L'un comme l'autre passe son temps à remplir des *notebooks* et le peu d'argent gagné est investi dans l'achat de films Polaroid et le développement des innombrables photos qu'ils prennent en argentique. Elle collectionne les Buffalo nickels, il est obsédé par les posters de matchs de boxe et les conversations - il note tout ce qu'il entend, partout, à l'arrêt de bus, sur un palier, dans les allées d'une épicerie.





A tel point qu'un jour, de passage à New York, à force d'en avoir assez de répondre toujours aux mêmes questions en interview, il se rendra chez une demi-douzaine de médiums avec un magnétophone caché dans sa poche, enregistrera toutes les conversations, retranscrira mot pour mot les prédictions et enverra le tout à un journal qui lui demande comment il envisage son avenir.

Au bord de la rupture

Quand Alison quitte enfin tout pour venir s'installer à Londres, pendant des mois elle passe de canapés en canapés en attendant de trouver où se poser et elle n'a pas de visa, mais peu importe, les deux se sentent comme des prisonniers en cavale que rien ne peut séparer. Les "4-Track Demos" de PJ Harvey leur ont montré qu'une guitare abrasive accompagnée d'un simple tapement du pied suffit à construire un espace pour la voix où ce qui est laissé de côté compte autant que ce qui est ajouté. Leurs premières répétitions ont lieu dans un placard insonorisé par des planches de bois clouées aux

murs, face à face sur des tabourets leurs genoux se touchent, et la proximité forcée met instantanément en place la tension de leurs morceaux. Par la suite ils seront toujours enregistrés et joués un temps trop lent pour préserver cette tension d'orgasme retardé.

Leur épopée à la croisée de "Badlands" et du grand roman de l'Ouest américain peut démarrer. Tous les coups sont permis dans les *lyrics* du couple fictif qui fusionne violemment seul contre tous. Tour à tour complices ou au bord de la rupture, leurs aventures *lo-fi* déclinent l'éventail des rapports de force qui émaillent la fièvre passionnelle. Sérénades tordues, contusions qui crient *même pas mal*, poignets couverts de sparadrap, draps tachés de whisky renversé, doigts jaunis par la nicotine, assiettes de frites graisseuses sous les néons verdâtres, petites morts répétées à l'infini là où la lune brille trop fort — les deux se disputent le volant d'un bolide lancé en sens inverse dans l'Amérique hantée des tueurs en série tapis dans l'ombre des stations-services et des routes de traverse qui ne mènent nulle part. "URA Fever" est le seul morceau sur lequel leurs voix se répondent, sorte de trêve le temps de se dire à quel

050 R&F JANVIER 2012



C'est vital pour eux de savoir dans quelle direction ils roulent



point chacun est unique pour l'autre, puis la voix de Jamie retourne se placer derrière celle d'Alison comme un écho à sa fuite en avant.

Elle le rebaptise *Hotel* parce qu'il continue d'héberger des groupes dans son salon. Il l'appelle *Vv* comme le son qui larsenne de la tête de son jack quand il la branche. Elle a le physique des grandes filles sixties à la Françoise Hardy avec une mâchoire trop carrée qu'elle dissimule sous une longue tignasse noire ; il a un faciès de *badass* farceur avec une frange coupée au sécateur sorti d'un comic de sci-fi. Ils se cachent du soleil derrière d'épaisses *shades* empruntées à Martin Rev et à Lou Reed, et leurs épaules se cherchent dans leurs manteaux cintrés aux cols relevés qu'ils portent sur des chemises étriquées et des jeans trop serrés, tandis que leurs boots au cuir râpé jusqu'à la corde résonnent sur le goudron qui fond des métropoles fantômes qui n'effraient pas les couples d'*outlaws* qui savent encaisser les coups qu'elles infligent.

Etat de fébrilité extrême

La tempête les a pris dans un placard de Gypsy Hill à quelques rues d'un ancien bunker nucléaire désaffecté et elle les jette maintenant contre les murs de villes en villes. Rien n'est chorégraphié, ils s'efforcent uniquement de capter leur énergie ensemble. En dix ans l'œil du cyclone recrache quatre albums, une quinzaine de singles et une douzaine de vidéos documentées par leur collection grandissante de Polaroids, caméras Super 8, 16mm et autres. Rester fidèle au DIY découvert avec Crass et Fugazi, tout faire soimême pour approcher au plus près de la vision qu'on a. Une douzaine de morceaux atterrissent sur des BO de films et de séries et parfois la tornade ralentit le temps de quelques projets parallèles : Jamie réalise un court pour une collection du designer James Small, chante "Stagger Lee" avec Nick Cave, collabore à un projet de l'artiste Julie Verhoeven, fait une apparition dans un court des frères Chapman, tandis qu'Alison enregistre une demidouzaine de titres avec des groupes contemporains. Elle co-écrit surtout les trois quarts des deux albums de Dead Weather avec lequel elle part en tournée et, à son retour, sa voix qui a retrouvé un accent à couper au couteau a pris une telle assurance rock que Jamie, effrayé par l'agression US qui s'abat sur lui, tend un union jack sur le mur du studio et s'efforce de lui faire retrouver sa fragilité. Puis l'ogre polymorphe réclame à nouveau son lot de sueur, de veines qui saillent, d'odeurs de tabac froid et de flaques d'essence.

Dans leur tour bus à deux étages, ils sont douze en comptant le staff et quatre percussionnistes recrutés pour cette tournée. Chaque nouvelle ville déclenche l'urgence d'aller l'arpenter pour en prendre le pouls. Le café avalé à la hâte brûle la gorge, l'encre des journaux locaux glanés pour leurs notebooks macule leurs doigts. La douche dans la chambre louée à la journée ne réveille pas assez, la balance achève de le faire. En remontant dans le bus, chacun se prépare comme il peut : elle tire sa force de sa capacité à s'isoler dans l'effervescence qui l'entoure, il convoque l'électricité à venir que le duo dégage sur scène et qui est plus grande que la somme de ses parties. Leur carburant découle du danger primitif qui peut surgir n'importe quand sans groupe derrière pour les rattraper s'ils se plantent. Quand ils ressortent de scène deux heures plus tard, l'adrénaline est telle qu'elle les tient éveillés la moitié de la nuit, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent et qu'on les tire à nouveau du sommeil dans la ville suivante. Leurs tentatives d'utiliser la cuisine du bus se résument à griller des toasts et à se battre avec les pannes de la machine à café. Certains concerts plus marquants que d'autres maintiennent dans un état de fébrilité extrême qui relègue l'appétit au second plan. La dizaine de télécommandes du système audio-vidéo a aussi rapidement raison de leurs envies, à la place ils noircissent leurs notebooks ou grattent leurs vieilles Gibson des années 30. Parfois des proches grimpent le temps de quelques dates et, petit à petit, les jours fondent les uns dans les autres, les week-ends ne se différencient plus du reste de la semaine qu'aux foules sur les trottoirs aperçues à travers les vitres. Ils sont cependant toujours conscients d'où ils se trouvent, dans quelle ville, sur quelle autoroute, sous quel couloir aérien c'est vital pour eux de savoir dans quelle direction ils roulent et quels fantômes hantent les régions qu'ils traversent. Comme aux abords du lac de Genève où ils ont toujours une pensée pour Arthur Cravan, le poète et

Photos Shawn Brackbill-DR





La puissance devient monumentale

boxeur né à quelques kilomètres de la campagne où Byron et Shelley venaient chercher l'inspiration et faire des plans à trois avec Claire Clairmont.

Obsession polyphonique

La construction scénique est toujours intime pour rester à échelle humaine, même dans une grande salle, et l'intelligence du son donne le vertige : un mur de combos AC30 et de cabinets Vox à têtes Divided ; un ampli basse Ampeg pour rehausser les graves ; deux séquenceurs Roland pour les samples rythmiques ; un clavier Mellotron pour l'échantillonnage ; des pédales de delay, reverb, vibrato ; des guitares Hofner à *single pick-ups* pour plus de tranchant ; des accordages en *do* pour plus de graves, des cordes à tirant dur pour plus d'attaque, jouées aux doigts pour plus de profondeur, et le pouce de Jamie tient la basse sur sa corde de *mi* grave pendant que ses autres doigts s'occupent des contre-rythmes. L'occupation du son est totale. Sur certains morceaux, deux choristes noires apparaissent pendant que les quatre percussionnistes fracassent des toms basses, et la puissance devient monumentale.

La profusion d'effets n'a rien d'un artifice, elle décuple simplement la qualité — la moindre version acoustique ne trompe pas. Même si le jeu de guitare de Jamie emprunte à Wilko Johnson ou à Son House, son mélange de minimalisme et d'exploitation maximale de la technologie en font une vraie modernité à l'ère de l'electro. Le son est cru, simple, accessible, l'emphase électronique reste au service de morceaux rock et ce mur gigantesque sert d'écrin à la voix d'Alison. Une voix bien plus puissante qu'il n'y paraît, très juste, très sûre, avec ce qu'il faut de vulnérabilité et à laquelle vient s'accoupler celle de Jamie qui module constamment la sienne pour tour à tour lui donner

plus d'assise ou la dynamiser. Une voix capable de reprendre aussi bien du Nico que du Captain Beefheart, du Marilyn Monroe que du Dock Boggs, du John Lennon que du Louis Armstrong ; une voix capable de transcender deux classiques reggae comme "You Don't Love Me" et "Steppin' Razor" en un mix qui à lui seul contient tout l'ADN des Kills. La voix d'Alison Mosshart qui répond au monstre à mille têtes qu'est l'obsession polyphonique de Jamie Hince, et le tempo qui ne s'emballe jamais achève de faire transpirer le sexe à ce duel sonique complémentaire dont le public ressort chaque fois en sueur, effaré, sans comprendre ce qui vient de se produire.

Culte au soleil

L'un s'est marié, l'autre se métamorphose en panthère noire sur scène mais ne rencontre jamais personne dont la fièvre intérieure égale celle des histoires qui subliment leur musique. Alison retrouve un appartement resté sur pause, et elle n'a qu'une envie, repartir. Mais le temps écoulé donne le sentiment que ce n'est pas le monde que vous avez laissé derrière, mais le monde qui vous a laissé, et petit à petit, son appartement redevient un chantier de projets tous commencés en même temps. Demeurer sur la route longtemps enferme dans une bulle étroite dont le retour à l'écriture et au studio est le seul antidote, et inversement. Ni l'un ni l'autre ne possède grand-chose en dehors de caisses remplies de matière amassée en attendant de venir documenter d'autres pochettes, d'autres livrets, d'autres carnets. Des montagnes de coupures de journaux et de bribes de phrases griffonnées sur des coins de nappes en papier, mais jamais de trace de kitcheries religieuses. Pour eux, Dieu ne sert qu'à éviter de prendre ses responsabilités, tempérer la révolte des plus démunis ou réprimer le désir sexuel des femmes. On est tous connectés par une force combinée considérable, mais la religion organisée leur semble être un immense gâchis d'énergie, d'argent et de talent. Autant vouer un culte au soleil, ça aurait plus de sens, et continuer de traquer la beauté dans le chaos. 🖈

CD "Blood Pressures" (Domino)



